

« La Nécessité du Témoignage », Adi Ronen Argov, projet de documentation *The Daily Page* (« La page quotidienne »), 22.6.2025

Introduction

Bonjour et bienvenue. Nous sommes heureux que vous vous soyez joints à nous pour cette première séance de « Yeux sur Gaza », notre nouveau rendez-vous quotidien. Chaque jour de la semaine à 14h, nous nous retrouverons pour écouter, apprendre et échanger à propos de Gaza. Avant de commencer, quelques remerciements : à nos partenaires du Forum de la gauche de Haïfa – Drapeau noir, ainsi qu’aux étudiants et étudiantes de « Debout ensemble » et de *Hadash* à l’Université de Haïfa, pour leur aide précieuse dans l’organisation de cette série. Si vous souhaitez commenter ou poser une question, veuillez lever la main via le bouton « React » ou écrire dans le chat. Nous ferons en sorte de créer un espace de discussion.

Notre première intervenante aujourd’hui est Adi Ronen Argov, qui publie depuis 2021 *The Daily Page* (« La page quotidienne », *haDaf haYomi* en hébreu) – l’une des sources les plus essentielles de documentation continue sur la vie sous occupation israélienne. Ce projet comprend notamment un deuxième projet intitulé *Forcibly Involved* (« Impliqués malgré eux », *Me’orvaim be’al corkham* en hébreu), un mémorial dédié aux enfants tués ou assassinés pendant et après le 7 octobre.

Conférence

Bonjour à toutes et à tous. J’aimerais commencer en vous demandant simplement comment vous allez après ce matin — mais je m’en tiendrai à notre emploi du temps et au sujet du jour. Ce qui me guide, c’est la question Comment puis-je résister à cette phrase immortelle de 1984 d’Orwell : « Le ministère de la Vérité — l’ignorance, c’est la force » ? Comment lutter contre cela ? Je ne suis pas journaliste — et je suis très loin de l’être par formation. Je suis psychologue. Mais entre 2020 et 2021, j’ai compris que les médias manquaient à leur responsabilité. Ils ne rapportaient pas la vérité — ils en produisaient une version synthétique, sélective. Cela crée un vide, un manque. Et c’est dans ce vide que je me suis engagée. J’étais déjà active dans les territoires occupés, et j’y ai vu de mes propres yeux le fossé entre ce qui est rapporté et ce que les gens vivent réellement. C’est de là que je suis partie. Je ne vais pas détailler ici le processus qui m’a permis de bâtir des sources fiables. Mais depuis ce moment-là, chaque jour, sans relâche, je travaille. Au début, uniquement sur la Cisjordanie. A partir du 7 octobre, *The Daily Page* a élargi sa couverture à Gaza, au front nord avec le Liban, et maintenant à la guerre Iran–Israël. Il y a deux projets principaux : *The Daily Page* et *Forcibly Involved*. Chacun incarne une facette de l’idéologie qui anime ce travail : la nécessité de rendre l’information visible, accessible, publique. L’information est techniquement disponible aujourd’hui — mais elle ne tombe pas toute cuite dans la bouche. Il faut aller la chercher.

The Daily Page fournit des mises à jour générales : chiffres, bilans quotidiens, articles — une vue d’ensemble du volume et de l’intensité de ce qui se passe. Nous ne relions pas les points — nous transmettons les faits. Et quand je dis « nous », nous sommes deux. *Forcibly Involved* répond à un besoin différent. J’observe des processus de déshumanisation profondément troublants — des processus qui rendent socialement et politiquement acceptable le fait de porter atteinte aux êtres humains avec une telle brutalité. Le projet *Forcibly Involved*, c’est une tentative de re-humanisation : restituer la dignité, la présence humaine d’enfants pris dans ce conflit. Nous documentons les noms des enfants tués — Palestiniens, Libanais, Iraniens, Israéliens juifs, Palestiniens de Gaza ou de Cisjordanie. Juste des noms, des âges (quand nous les connaissons), et les circonstances de leur mort — ou plutôt, selon moi, de leur assassinat. Nous privilégions les photos des enfants vivants. Car il y a une forme de rejet naturel face aux images d’enfants morts. Vivants, ils étaient là, et ils ne le sont plus. Ce n’est pas un hasard si *Forcibly Involved* a pris de l’ampleur avant même la guerre Iran–Israël, notamment grâce à des manifestations silencieuses où les photos des enfants étaient exposées. Ces actions étaient directement issues du projet. Aujourd’hui, je voudrais vous donner un

aperçu de ces deux dimensions de notre travail : d'un côté les données à grande échelle, de l'autre une histoire individuelle.

Commençons par les chiffres. Ce ne sont pas les données les plus récentes pour aujourd'hui [22 juin 2025], mais les derniers chiffres publiés hier par le ministère de la Santé à Gaza. Ils sont incomplets — on le sait — mais je vais m'en tenir aux estimations les plus « prudentes ». Au cours des dernières 48 heures, 202 personnes ont été tuées, 1 037 blessées. Depuis le 18 mars — date de l'effondrement du cessez-le-feu — 5 599 personnes ont été tuées, 19 097 blessées. Cela en seulement trois mois. Depuis le 7 octobre : 55 908 morts ; 131 138 blessés. Un tiers des morts sont des enfants. Parmi eux, 17 127 ont pu être identifiés. Beaucoup ne l'ont pas été — parce qu'aucun membre de leur famille n'a survécu pour les reconnaître. Début juin, au moins 41 329 enfants à Gaza avaient perdu au moins un parent ; 1 948 avaient perdu les deux. En mai, 2 483 familles avaient été entièrement anéanties — sans survivants. 5 620 familles ne comptent plus qu'un seul membre survivant. 13 500 familles ont perdu des proches. Je n'ai même pas encore abordé la question de la famine — je la laisserai de côté pour aujourd'hui.

Je voudrais maintenant opérer un zoom sur une enfant en particulier — pouvez-vous afficher son image, s'il vous plaît ? Voici Mira Ibrahim Abu Shamla. Jusqu'au 18 avril, elle avait six ans. Elle avait perdu sa mère dans les premiers jours de la guerre, peu après le 7 octobre. Le 18 avril, elle a été tuée lors d'un bombardement sur le camp de réfugiés d'al-Bureij, alors qu'elle vivait dans une tente avec d'autres familles déplacées. Elle est morte aux côtés de sa grande sœur, Rawad, et de son petit frère, Ahmad. Son père a survécu. Elle fait donc partie de ces familles qui n'ont qu'un seul survivant. Un détail secondaire mais accablant : depuis le 7 octobre, 94 petites filles prénommées Mira ont été tuées. Elle est l'une d'entre elles.

Je vais m'arrêter ici et ouvrir la discussion aux questions. J'espère avoir respecté le temps imparti — merci. Un dernier mot, que j'ai oublié dans l'élan de mon intervention : en l'absence de couverture médiatique, ou face à une information déformée, c'est notre devoir citoyen — à chacun d'entre nous — de devenir médias à notre tour. Par les réseaux sociaux, par nos échanges, en partageant ce que nous savons. Même un seul chiffre. Même l'histoire d'un seul enfant. C'est déjà témoigner